Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

30 | 2010

Théorie : état des lieux

Philologie et critique génétique

Michel Espagne

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/96>

DOI : 10.4000/genesis.96

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2010

Pagination : 19-20

ISBN : 978-2-84050-697-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Michel Espagne, « Philologie et critique génétique », *Genesis* [En ligne], 30 | 2010, mis en ligne le 08 juillet 2013, consulté le 30 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/96> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.96>

Tous droits réservés

Philologie et critique génétique

Michel Espagne

Le mérite de la critique génétique est d'avoir rappelé dans un contexte français la nécessité d'étudier non seulement les textes littéraires tels que le public, simple lecteur ou étudiant s'assimilant sa propre tradition littéraire, a pu les percevoir, mais aussi l'atelier au sein duquel les textes ont été produits. La question de la relation entre critique génétique et philologie éditoriale est beaucoup plus facile à envisager dans un contexte francophone où la philologie, qui ne dispose que d'une faible tradition, se confond assez facilement avec cette discipline auxiliaire sans grande ambition théorique inculquée aux étudiants en lettres débutants dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle. Le problème se pose de manière beaucoup plus aiguë dans un contexte italien ou allemand. La partie traditionnellement consacrée à l'histoire du texte dans les éditions historiocritiques germaniques n'est pas vraiment différente dans ses objectifs de ce que visent les articles se réclamant de la critique génétique ou les éditions dites génétiques. La génétique prise dans la longue durée pourrait avoir été un transfert et une acclimatation de moments centraux de cette philologie allemande. Refuser de revendiquer une filiation qui, depuis le ^{xviii}e siècle, avait développé de nombreux modèles interprétatifs des phénomènes de genèse a constitué un véritable obstacle méthodologique. Mais pouvait-il en être autrement ? Dans un contexte, celui des années soixante-dix, où prévalaient les approches sémiotiques et de façon générale radicalement formalistes des textes, où les instances de transmission du savoir sur les textes n'étaient guère considérées et où le sujet même de l'écriture, pour ne pas parler de sa biographie, suscitaient la défiance, l'attention portée aux filigranes, aux pontuseaux, à la qualité des encres pouvait paraître comme une véritable provocation. Une volonté de provocation était d'ailleurs bien présente. Singulièrement il n'en est pas résulté un nouvel élan pour l'histoire

littéraire, mais l'attention portée aux phénomènes de genèse a été réinvestie par les approches formalistes. La redécouverte récente de l'histoire littéraire et du devenir dans la longue durée des études littéraires comme élément spécifique d'une histoire culturelle a emprunté d'autres voies.

L'atelier des textes en gestation ne saurait en aucun cas se résumer aux variantes qui parsèment les pages des manuscrits de travail et leur donnent un air si singulier qu'on est tenté de leur attribuer une valeur esthétique propre, indépendamment de celle des œuvres consacrées par le lecteur. Établir une sorte de concurrence entre l'œuvre publiée et les séries d'interprétations auxquelles elle a donné lieu d'un côté, les manuscrits de travail riches de suppléments sémantiques de l'autre permet certes de dégager de nouvelles virtualités d'un texte, mais elle fait interférer une dimension esthétique là où celle-ci ne s'imposait pas, et prive d'un gain de connaissance lié à une investigation portant sur l'atelier de travail de l'écrivain dans un sens plus large. Car la bibliothèque d'un auteur fait naturellement partie des documents de travail dont se nourrissent ses textes au même titre que ses brouillons. La bibliothèque donne au demeurant lieu à des résumés, qui sous forme de cahiers d'extraits constituent une sorte de quintessence des matériaux qu'elle fournit. Que l'on songe à la bibliothèque dans toute son extension ou aux cahiers d'extraits : se pose alors le problème des ordres, de la disposition thématique des livres ou des extraits qui tend à préfigurer dès leur genèse les œuvres encore virtuelles. De savants systèmes de renvois permettent comme dans les manuscrits des *Passages* de Walter Benjamin, dans ceux de *L'Homme sans qualité* de Robert Musil, pour ne donner que quelques exemples, d'opérer la transmutation entre les documents et le texte. À vrai dire, on pourrait aller plus loin et s'interroger sur l'ordre des savoirs dans les grandes bibliothèques : après

tout, celle d'Aby Warburg avait esquissé un ordre des savoirs sur la Renaissance qui a orienté de façon décisive une bonne part des réflexions du ^{xx}e siècle sur la culture de la Renaissance, celle de Wolfenbüttel explique une part des œuvres théoriques de Lessing sur la philosophie et la religion, une part des Lumières allemandes donc. L'usage des bibliothèques, qui est finalement l'usage des textes nourrissant d'autres textes, ne repose pas sur une approche intuitive mais sur une éducation elle-même évolutive, sur une acquisition de catégories intellectuelles relevant de l'histoire littéraire ou de la philologie et qui préfigure les jugements sur l'importance relative des livres conservés et sur les procédés herméneutiques ou critiques qui permettent de leur donner un sens, de s'assimiler leur substance. On pourrait dire que l'histoire des sciences humaines et des études littéraires, discipline si négligée, fait partie des conditions nécessaires à la compréhension de la genèse d'un texte littéraire.

Il s'agit bien de la compréhension et non de l'évaluation esthétique. En effet un des problèmes posés par les études de genèse tient au type d'appréciation qu'elles suscitent. Le fait de savoir que *L'Homme sans qualité* a donné lieu à de considérables travaux préparatoires alors que *Le Château* de Kafka semble bien avoir été écrit au fil de la plume ne change rien à la valeur esthétique du texte. On peut juger que

les variantes des poèmes de Hölderlin dépassent en fulgurance le dernier état du texte mais cette constatation déplace l'intérêt propre des variantes qui n'ont pas à se substituer au texte validé par la tradition de ses lecteurs. L'aspect bizarre, singulièrement nouveau, que peuvent avoir les documents illustrant la genèse d'une œuvre suscite parfois un sentiment esthétique du même ordre que celui que l'on peut éprouver face aux esquisses d'un tableau ou aux architectures inachevées, mais utiliser les documents de genèse pour comprendre un texte exige évidemment une prise de distance par rapport à l'attrait que peuvent exercer pour eux-mêmes ces documents, des documents dont l'interprète est souvent l'unique lecteur. On dira au fond qu'étudier la genèse implique une suspension du jugement esthétique, une distinction des niveaux d'approche. Et ce n'est pas non plus en observant les manuscrits que l'on pourra savoir ce qui fait qu'un auteur a conquis sa place au panthéon des lettres. Après tout Hölderlin est devenu un poète allemand de quelque notoriété une quarantaine d'années après sa mort, Celan une vingtaine d'années après la sienne. Les manuscrits ne peuvent nous aider à comprendre comment leur œuvre a conquis son rang littéraire, mais ils sont indispensables pour déterminer avec d'autres instances de la genèse, dans quelles conditions elle a pris forme et sens.

MICHEL ESPAGNE, né en 1952, germaniste, est directeur de recherche au CNRS. Domaines de recherche : histoire littéraire et culturelle allemande (1750-1914) ; Heinrich Heine ; histoire des sciences humaines ; transferts culturels. Parmi ses publications, on peut citer *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne* (dir. M. Espagne et M. Werner, Maison des sciences de l'homme, 1990), *De l'archive au texte. Recherches d'histoire génétique* (PUF, 1998) et son ouvrage le plus récent, *L'Histoire de l'art comme transfert culturel* (Belin, 2009).

Michel Espagne, michel.espagne@ens.fr